

---

## Chronique d'historiographie et d'épistémologie de la Protohistoire méridionale

Philippe BOISSINOT et Réjane ROURE

---

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/dam/2058>

DOI : 10.4000/dam.2058

ISSN : 1955-2432

**Éditeur**

ADAM éditions

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 janvier 2010

Pagination : 217-220

ISBN : 2-908774-22-4

ISSN : 0184-1068

**Référence électronique**

Philippe BOISSINOT et Réjane ROURE, « Chronique d'historiographie et d'épistémologie de la Protohistoire méridionale », *Documents d'archéologie méridionale* [En ligne], 33 | 2010, mis en ligne le 20 octobre 2013, consulté le 17 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/dam/2058> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/dam.2058>

---

Tous droits réservés

## *Chronique d'historiographie et d'épistémologie de la Protohistoire méridionale*

Il est sain pour toute discipline de se retourner sur son histoire, d'en connaître les principales étapes et les figures marquantes – sans tomber dans l'encensement stérile des « pionniers » –, de remonter le cheminement de ses recherches, les plus abouties comme celles qui ont mené à des impasses ou ont bifurqué, bref de s'attacher à en retracer la généalogie à travers des hommes, des lieux, des mythes, des méthodes, des enjeux épistémologiques...

Faire l'histoire du discours que les hommes ont tenu sur leur passé, en l'occurrence celui qui précède immédiatement l'usage de l'écriture – la Protohistoire –, est cependant un exercice délicat. Non seulement, cela nécessite le recours à des faits relevant de l'Histoire culturelle, à des éléments de Sociologie des sciences ou, encore, à des débats philosophiques et politiques qui permettent de mieux replacer les travaux analysés dans leur contexte scientifique, politique, historique; mais on doit aussi se frayer un itinéraire dans une discipline à l'identité souple, qui n'a ni grands ancêtres fondateurs, ni ins-

titutions spécifiques et aucun champ géographique clairement et durablement circonscrit. À la différence de la Préhistoire, rien n'équivaut à un Boucher de Perthes pour la Protohistoire, certainement pas le trop controversé Gustav Kossina, mais pas non plus Camille Jullian, historien de la Gaule certes et titulaire de la chaire des Antiquités Nationales au Collège de France, mais qui n'a jamais véritablement intégré l'archéologie à ses réflexions; peut-être la figure de Joseph Déchelette conviendrait-elle mieux comme père fondateur, mais ses travaux synthétiques arrivent bien tard dans la production savante et la Protohistoire méridionale n'y a que partiellement adhéré. Dans ce contexte, il n'est d'ailleurs pas étonnant que les définitions adoptées pour la Protohistoire soient si mouvantes et parfois l'objet d'instrumentalisations dans les grands départements universitaires: que l'on soit étudiant à Aix-en-Provence ou à Paris, le contenu des cours suivis peut ainsi différer très notablement, ressortir des *Antiquités Nationales* ici ou des civilisations de la fin de la Préhistoire là-bas. Défaut conceptuel? ou péché de jeunesse peut-être?

Car c'est une Histoire relativement courte que celle de la Protohistoire, puisque le terme apparaît probablement pour la première fois en français sous la plume de Pierre Paris en 1901, dans l'introduction à son *Essai sur l'art et l'industrie de l'Espagne primitive*, quelques années après l'utilisation de l'adjectif «*protohistorique*» que l'on peut repérer dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle – avec quelques antécédents en langue anglaise. Née quasiment avec le XX<sup>e</sup> siècle, en partie issue de la Préhistoire dont elle est une des émanations, la Protohistoire ne se développa vraiment qu'à partir des années soixante, voire des années soixante-dix, même si plusieurs jalons importants scandent la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle : les fouilles d'Enlène et de Tucàud ; l'activité de Gaston Vasseur, de Michel Clerc, puis d'Henri Rolland et de Fernand Benoît en Provence ; les travaux de Camille Hugues, Felix Mazauric et Jacques Bourrilly, puis de Maurice Louis en Languedoc...

Histoire courte donc mais néanmoins complexe, car protéiforme, la Protohistoire se retrouvant constamment tiraillée entre la Préhistoire, dont elle appliqua les méthodes de terrain et d'étude des mobiliers, la collecte des *Antiquités Nationales* à laquelle elle est intrinsèquement liée par ses recherches sur l'époque des Gaulois et enfin les études sur les mondes classiques qui constituent jusqu'aux années soixante-dix (voire quatre-vingt) la formation institutionnelle de base de la plupart des protohistoriens, surtout en Gaule méridionale.

Ainsi, ne pouvant épuiser en un seul dossier une matière aussi riche, nous proposons d'ouvrir ici aujourd'hui une chronique consacrée à ces questions d'historiographie et d'épistémologie de la Protohistoire méridionale.

Choisir pour ces études la seule revue française clairement affichée – depuis quelques décennies – dans ce champ disciplinaire, les *Documents d'Archéologie Méridionale*, n'est pas anodin.

Ce choix ne risque-t-il pas d'introduire un point de vue particulier dans les analyses ? Pas celui de la recherche méridionale bien sûr, – car il faut bien se contraindre à un domaine géographique quelconque –, mais celui du protohistorien, qui peut être tenté, par excès d'optimisme et d'indulgence, de ne retenir que les faits positifs qui s'accumulent au fil des travaux, négligeant les scories, les oublis et les erreurs inévitablement produites. Car, au «*grand jugement de l'Histoire*», il sait bien que ses propres travaux seront un jour démembrés. On peut estimer au contraire que les protohistoriens sont en dépit de ce qui vient d'être

dit les mieux à même de présenter le travail de leurs prédécesseurs et d'en mesurer la portée.

Un deuxième problème est celui du temps que le protohistorien peut raisonnablement accorder à des recherches qui ne semblent pas fondamentales dans la fabrique du savoir, étant prioritairement engagé dans la production de nouveaux documents (fouilles, inventaires, analyses...); il usera brièvement de l'historiographie afin d'introduire une problématique ou, à l'occasion d'un catalogue, d'un colloque ou d'une exposition, pour évoquer le contexte des découvertes. Ainsi, depuis quelques années, la rédaction des différents volumes de la *Carte Archéologique de la Gaule*, offre-t-elle l'occasion d'un retour vers ce passé de la recherche, qui s'apparente parfois à un simple «*devoir de mémoire*».

Pour s'affranchir de tels biais, on pourrait penser qu'il serait opportun que l'histoire de la discipline soit écrite par des spécialistes des départements d'Histoire contemporaine, lesquels pourraient en outre se payer le luxe de remonter jusqu'au présent de la recherche. Ils seraient en effet certainement mieux armés pour appréhender l'esprit pionnier et la croyance au progrès de la Science qui ont singulièrement animé les savants de la Troisième République, ou encore l'adhésion aux thèses colonialistes ordinaires qui ne sont pas pour rien dans les représentations au XX<sup>e</sup> s. des relations colons/indigènes du passé, puis l'incidence des mouvements régionalistes sur l'image revalorisée du Gaulois. Assurément, leur expérience des archives les conduirait à des analyses plus systématiques et certainement mieux informées, dépassant le cadre étroit des seuls débats scientifiques. Évidemment de telles contributions seraient particulièrement bienvenues, mais sans doute faudra-t-il les solliciter car ce domaine ne semble guère privilégié par les études contemporaines. Toutefois, il n'est pas indifférent de noter que l'histoire de disciplines proches ou parentes a pu être écrite par ceux mêmes qui étaient en train d'en poursuivre l'élaboration : le cas le plus évident est celui de la Préhistoire qui a suscité maints travaux de qualité, qui figurent désormais dans les chapitres des classiques de l'Histoire des sciences (G. Daniel, A. Laming-Empeire... pour ne parler que des disparus); il est vrai que la généalogie de cette discipline était mieux balisée et que ses enjeux philosophiques dépassaient largement celui de la production des sociétés précédant la pratique de l'écriture.

Si la connaissance précise des objets, des méthodes et des buts d'une discipline est un atout non négligeable, il est indéniable, en retour, que l'examen de leur généalogie peut produire un effet de distanciation particulièrement fécond pour leur (ré)élaboration à venir. Même si l'on ne croit guère aux «*leçons de l'Histoire*», le spécialiste a tout à gagner de la prise en compte du caractère daté de ses problématiques.

sations. C'est alors que l'historiographie vient nourrir des interrogations plus épistémologiques.

Pour l'illustrer, prenons un exemple qui n'engage que les rédacteurs de cette introduction. Si l'on s'intéresse au contexte des premiers travaux concernant ce qui deviendra la Protohistoire, force est de constater le poids des conceptions nationalistes – la fin du XIX<sup>e</sup> siècle marquée par la construction des États-Nations et d'un grand nombre de Sciences sociales – dans les représentations des groupements humains de toute sorte. Comme l'a bien montré J.-L. Amselle, l'ethnie, en Afrique plus particulièrement, est alors conçue comme un État-Nation au rabais, avec un territoire précis, des traits culturels homogènes et une langue spécifique, mais sans appareil bureaucratique élaboré. Parallèlement, en Europe, les études folkloriques, si on leur doit la recension d'une quantité considérable de traits culturels, ont été également une entreprise de mise en ordre de la « tradition », qui n'hésite pas à inventer chaque fois que les entités suivies et célébrées se trouvent contredites par la « réalité » des faits.

Il en est de même pour la reconstitution des sociétés protohistoriques entrevues à partir des textes antiques : la recherche d'une « homogénéité culturelle » est à la base de la restitution de toute « culture archéologique » et, à partir de là, de tout « peuple ». Grâce aux études historiographiques, on peut penser que, dans la Protohistoire telle qu'elle s'écrit maintenant, les débats sur l'« identité ethnique » ne sont pas autre chose que les habits neufs du culturalisme pratiqué au siècle précédent, lequel influence encore souterrainement les interprétations archéologiques – peut-être parce que la référence aux nationalités est quelque peu tombée en désuétude, voire politiquement *incorrecte*. On pourrait penser que ce type de déconstruction peut conduire la discipline à l'impuissance. Elle nous pousse au contraire à relire les textes antiques qui ont été traduits selon un point de vue daté, à envisager plus de souplesse et de complexité dans le fonctionnement des sociétés anciennes. Une analyse du concept d'hellénisation, usé à l'envi dans le Midi protohistorique, pourrait conduire à des constats similaires. Le terme d'*acculturation* venu de l'Anthropologie que l'on se propose maintenant de lui substituer, selon l'acception de Roger Bastide en particulier, est non seulement dépourvu de l'ethnocentrisme d'antan, il est également plus analytique et particulièrement heuristique : il ne s'agit en rien d'un équivalent, le produit d'un effet de mode. Ce type de substitution montre combien le transfert de concepts élaborés ailleurs, sur lesquels on doit être cependant dûment informé, peut être fécond pour le renouvellement des problématiques. Plus généralement, les philosophes des Sciences ont noté le rôle essentiel des

métaphores dans le travail de conceptualisation, où l'imagination n'est en rien l'ennemie de la rigueur, opération qui peut même aller jusqu'au déplacement des objectifs propres des disciplines.

Avec plus de modestie, les contributions que l'on trouvera ci-dessous rassemblées s'en tiennent à des dossiers d'envergure moindre et à des analyses moins transversales ; néanmoins, elles ne manqueront pas de nourrir les débats qui viennent d'être évoqués. Au moment même où s'élabore une réflexion sur le statut et l'exploitation des archives scientifiques, plusieurs d'entre nous – et d'autres qui n'ont pas eu l'occasion de s'investir dans ce dossier – travaillons à la publication de fouilles récentes, reprenant d'anciennes recherches sur lesquelles il a fallu enquêter. Sans doute faut-il également invoquer ici un tournant dans la Protohistoire qui, pendant que ses méthodes se standardisent, voit progressivement ses objets et ses concepts soumis à la critique, aussi bien frontalement que par l'intermédiaire de disciplines parentes. Mais le caractère souple de son identité, sa « plasticité » en quelque sorte, ne la condamnera certainement pas à un destin funeste. Nous souhaitons pour notre part qu'elle en ressortira renouvelée et dégagée de ses oripeaux d'antan.

L'approche favorisée ici – bien qu'aucune requête n'ait été formulée en ce sens – est la biographie intellectuelle, qui constitue une des manières parmi d'autres d'organiser la documentation : on pourrait croire l'exercice plus facile, il est cependant périlleux, surtout lorsqu'on ne dispose d'aucune correspondance suivie, ni de manuscrits ou d'un ensemble complet de carnets de notes. Le danger est en effet le psychologisme facile pour donner un supplément de cohérence à l'œuvre et, à l'opposé, la négligence du contexte de l'époque, qui serait propre à mieux cerner l'univers mental des anciens chercheurs. Le lecteur jugera si ces deux écueils ont été évités par les contributeurs, qui s'en tiennent généralement à des aspects partiels de ces personnages, souvent oubliés par l'Histoire, mais qui illustrent, selon des postures variées, différentes manières de penser le document et la production d'hypothèses.

Cette première chronique propose cinq articles. Deux présentent des archéologues, plus ou moins connus au-delà du cercle de ceux qui utilisent leurs travaux, mais ayant sans conteste un rôle dans les débuts de la Protohistoire méridionale ; l'un s'attache à un site, ou plutôt un mythe, un autre à une catégorie céramique et un dernier enfin aux premiers développements de l'étude de l'âge du Fer sur un territoire donné.

Gaston Vasseur, géologue de formation et pionnier de l'Archéologie marseillaise, a marqué de son empreinte les débuts de l'Archéologie provençale, aux côtés de Michel Clerc et d'Henri de Gérin-Ricard, avec lesquels ses rapports ne furent

pas toujours les plus cordiaux ; son parcours souligne les liens entre Sciences de la Terre et fouilles archéologiques. La figure de Stanislas Clastrier illustre parfaitement quant à elle la filiation profonde de la Protohistoire avec la Préhistoire, notamment en ce qui concerne les méthodes de fouilles, comme le souligne Loup Bernard dans son article, et de manière similaire à ce qui se passe à la même époque dans le Gard avec les Félix Mazauric, Camille Hugues, ou Maurice Louis, qui se déplacent insensiblement de la Préhistoire à la Protohistoire dont on assiste ainsi à la naissance. Stanislas Clastrier va jusqu'à utiliser le terme même de Protohistoire, alors que son emploi ne se généralisera que dans les années soixante-dix. De fait, l'enfance sera longue – si l'on accepte cette métaphore anthropique supplémentaire –, puisque cette nouvelle branche de la recherche ne s'affirmera qu'à partir des années cinquante, en s'attachant à définir plus précisément ses principaux domaines d'étude, comme par exemple la céramique non tournée, dont Frédéric Marty présente la progressive prise en compte dans le champs des études archéologiques, des premiers travaux de Gaston Vasseur à ceux plus fondateurs d'Henri Rolland, jusqu'aux analyses de Patrice Arcelin. C'est également à cette époque que l'Archéologie protohistorique commence à se détacher des grands mythes qui ont parfois suscité les premières recherches sur des sites de l'âge du Fer, comme ce fut le cas avec le mythe de la Chèvre d'Or et l'oppidum de Constantine qu'évoque pour nous Florence Verdin.

On pourrait regretter que la plupart des grandes figures de la Protohistoire méridionale (Fernand Benoit, Henri de Gérin-Ricard, Maurice Louis, ...) ne soient pas abordées dans ce dos-

sier – ou simplement de façon indirecte –, mais, en dehors du fait qu'il faut un commencement à une enquête plus large, ces personnages clés ne peuvent être saisis en un article et demanderaient un travail approfondi, et probablement collectif, afin d'en aborder toutes les facettes. Cette chronique pourrait à l'avenir accueillir de tels dossiers, plus thématiques, ou centrés du moins sur une personnalité marquante de l'historiographie de la Protohistoire.

De fait, cette première chronique, malgré son hétérogénéité, a pour but essentiel de susciter d'autres travaux du même genre, de leur proposer une première expression ou mise en forme – le Comité de lecture des *Documents d'Archéologie Méridionale* ayant accepté le principe que ces pages d'historiographie et d'épistémologie de la Protohistoire méridionale deviennent récurrentes, voire régulières. Espérons, ou gageons, que le lecteur de cette première livraison soit convaincu que ce détour par l'Histoire offre également de nouvelles interrogations pour les recherches archéologiques à venir.

PHILIPPE BOISSINOT

Maître de Conférences

EHESS, CRPPM/UMR5608

TRACES, 39 allées Jules Guesde, 31000 TOULOUSE

RÉJANE ROURE

Maître de Conférences

Université Paul-Valéry-Montpellier 3,

UMR5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes »,

390, avenue de Pérols, 34970 LATTES